

Les secrets d'une trahison

Qui avait dénoncé la jeune fille juive, sa famille et leurs amis, déportés par les nazis en 1944 ? Qui a téléphoné au siège de la Gestapo d'Amsterdam, le 4 août 1944, pour dénoncer les juifs cachés au 263, Prinsengracht, dans les entrepôts de l'entreprise Gies & Co? Prévenus par ce mystérieux coup de fil, les policiers néerlandais, conduits par l'officier nazi Karl Silberbauer, font irruption ce matin-là dans l'immeuble et découvrent, derrière une bibliothèque, l'entrée de la cachette où les huit clandestins se terraient depuis près de deux ans. Edith et Otto Frank, leurs deux filles et quatre de leurs amis sortent un par un, horrifiés. Silberbauer leur donne cinq minutes pour rassembler leurs affaires, et demande qu'on lui remette argent et objets de valeur. Pour transporter son butin, il ramasse un cartable qui traîne dans la cuisine, le vide rageusement par terre et commence la collecte.

Après l'arrestation, Miep Gies, l'amie de la famille Frank, retrouvera 300 feuilles volantes éparpillées sur le plancher, plusieurs cahiers et le fameux album à carreaux rouge et blanc offert à Anne pour son 13e anniversaire. Miep gardera précieusement les manuscrits jusqu'à la fin de la guerre, pour finalement les remettre à Otto, le père d'Anne, le seul occupant de «l'Annexe» à être revenu vivant des camps d'extermination. Silberbauer n'a pas emporté le plus précieux: le Journal.

On pensait tout savoir de cette vieille histoire dont les protagonistes ont aujourd'hui disparu. Mais il restait un mystère: qui a téléphoné ce matin-là à la police? Qui a vendu Anne et les siens aux Allemands? «Otto n'a jamais voulu évoquer publiquement cette question: il avait peut-être ses raisons», remarque l'historienne Carol Ann Lee, cette Britannique de 35 ans, installée aux Pays-Bas depuis son mariage avec un Néerlandais, a publié en 2002 à Londres une biographie consacrée à Otto Frank, le père d'Anne (1), dans laquelle elle affirme avoir identifié le délateur.

Selon des documents inédits qu'elle a réunis lors de son enquête, il s'agit d'un petit délinquant antisémite nommé **Tonny Ahlers**, qui, pendant des années, a entretenu des relations ambiguës avec le père d'Anne, le menaçant et le protégeant tour à tour, et qui aurait aussi exercé sur lui un mystérieux chantage après la guerre.

Un demi-siècle après l'arrestation, ces révélations troublantes viennent réveiller les souvenirs de l'Occupation enfouis dans la mémoire des Néerlandais. Elles ont été jugées assez crédibles pour que le gouvernement batave décide d'ouvrir une enquête, confiée à l'Institut néerlandais de documentation sur la guerre (NIWD). C'est dans cette grande bâtisse du XVIIe siècle ayant naguère appartenu à un riche armateur d'Amsterdam, au bord du canal Herengracht, que sont conservés les originaux des manuscrits d'Anne Frank. Institution publique, le NIWD a été également chargé, l'an dernier, d'une enquête sur la responsabilité du contingent néerlandais de l'ONU dans le massacre de Srebrenica, en juillet 1995, dont les conclusions peu glorieuses, rendues en avril 2002, ont provoqué un scandale.

L'enquête sur le dénonciateur des huit clandestins, qui n'est pas moins délicate, a été confiée à David Barnouw, l'un des conservateurs du NIWD. «Il ne faut pas se faire d'illusions, prévient d'entrée l'historien au milieu des boiseries de son bureau envahi de papperasse: tous les témoins de ce drame sont morts et nous n'avons plus les moyens de prouver quoi que ce soit. Cela dit, il faut reconnaître que l'hypothèse avancée par Carol Ann Lee semble bien étayée. Le personnage d'Ahlers paraît un bon candidat. Le meilleur, en tout cas, que nous ayons aujourd'hui.»

Le père

Né à Francfort dans une famille bourgeoise de banquiers, Otto a fait son service militaire pendant la Première Guerre mondiale comme officier allemand. Il se marie et coule des jours paisibles jusqu'à l'arrivée de Hitler au pouvoir. Pressentant l'horreur à venir, il décide, en août 1933, de quitter le pays pour se réfugier aux Pays-Bas, suivi quelque temps plus tard par sa famille. Il monte à Amsterdam une entreprise spécialisée dans la fabrication d'additifs alimentaires et d'épices, Opekta, qui commercialise notamment de la pectine, une substance gélifiante utilisée comme conservateur dans de nombreuses denrées. En 1941, pour échapper aux lois antijuives, il transfère la propriété juridique de son entreprise à un prête-nom néerlandais, ami de la famille, Jan Gies, avant d'entrer dans la clandestinité avec sa famille et quatre amis, en juillet 1942, alors que Margot, la sœur d'Anne, vient de recevoir sa convocation pour le service du travail obligatoire.

Une étrange relation

C'est en interrogeant les rares parents et amis de la famille Frank encore vivants que Carol Ann Lee est tombée sur les premiers indices de l'existence de Tonny Ahlers, le délateur présumé. Dans un courrier envoyé peu après la guerre à son cousin Bernd Elias, Otto raconte qu'en 1941, avant son entrée dans la clandestinité, Ahlers est venu le trouver et lui a demandé de l'argent pour faire disparaître une lettre de dénonciation qui aurait pu l'envoyer en déportation. Ce jeune fasciste de 23 ans, membre du parti nazi néerlandais (le NSB), avait entretenu avant la guerre des relations d'affaires avec le père d'Anne, mais il est alors surtout connu comme un voyou antisémite qui vit de trafics et d'expédients. Très inquiet, Otto le paie pour qu'il arrange l'affaire, effectivement étouffée.

«Ahlers savait parfaitement où les Frank s'étaient cachés et il avait toutes les raisons de les trahir, alors que ses affaires battaient de l'aile, reprend Carol Ann Lee. Il était très ami avec un policier néerlandais véreux, Maarten Kuiper, exécuté après la Libération pour avoir dénoncé des centaines de juifs. Ce dernier est venu s'installer chez lui en août 1944, quelques jours avant l'arrestation des occupants de l'Annexe. C'est probablement Kuiper qui s'est chargé de passer le coup de fil, afin de toucher la récompense, qui s'élevait alors à environ 40 couronnes par juif, soit à peu près 250 euros d'aujourd'hui.» Otto ne semble jamais avoir eu le moindre soupçon envers Ahlers, qu'il considérait plutôt comme son sauveur. En 1945, alors que le jeune nazi est en prison pour collaboration, il va même jusqu'à témoigner en sa faveur en envoyant une lettre à la police néerlandaise!

Chantage

Plus stupéfiant, cette étrange relation entre les deux hommes semble avoir continué longtemps après la guerre. Carol Ann Lee affirme que le délateur a fait chanter le père d'Anne jusqu'à sa mort, en le menaçant de divulguer des détails embarrassants sur son passé. En 1963, alors que s'étalait dans les journaux la photo de Silberbauer, l'ancien SS responsable de l'arrestation, Tonny Ahlers a pris contact avec un journaliste hollandais. Il lui raconte notamment que le père d'Anne Frank faisait des affaires avec l'armée allemande, sa société vendant des marchandises à des intermédiaires de l'Armée Oberkommando, le haut commandement militaire à Berlin. Ces informations, vraies ou fausses, n'ont jamais été publiées. «Il n'y avait là rien d'extraordinaire : de nombreuses entreprises tenues par des réfugiés juifs ont continué à commercer avec l'occupant, car il fallait survivre, explique Carol Ann Lee. Mais, après la guerre, Otto était devenu un personnage célèbre, le père d'une sainte, et pour rien au monde, il n'aurait voulu que cette rumeur se répande.»

Robert Faurisson

Devenu le producteur de l' «entreprise» Anne Frank, celui-ci passait alors son temps à jongler avec les éditeurs, les traducteurs, les scénaristes, les producteurs de cinéma et, surtout, les avocats. Pendant des années, les négationnistes n'ont cessé de mettre en doute l'histoire d'Anne en prétendant que son journal était un faux. L'un des plus acharnés d'entre eux n'est autre que le Français Robert Faurisson, qui a harcelé Otto avant que celui-ci ne le traîne en justice, comme beaucoup d'autres. Il faut dire que le père d'Anne ne s'est pas privé d'édulcorer le contenu du Journal lors de sa première publication, retirant de nombreux passages qu'il considérait comme trop scabreux ou trop intimes. En 1986, une commission de scientifiques a analysé les pages, l'encre et l'écriture des cahiers afin d'en établir formellement l'authenticité. Mais certains néonazis continuent de se manifester contre celle qu'ils appellent «Anne Frankenstein»: la dernière éruption de ce genre s'est produite en janvier 2001, devant la mairie d'Edimbourg, qui accueillait une exposition sur l'adolescente martyre.

La chape de plomb qui recouvrait la trahison des occupants de l'Annexe va-t-elle se soulever? Après la sortie de son livre, l'historienne britannique a été contactée par plusieurs membres de la famille Ahlers, qui, contre toute attente, lui ont fait part de leur soulagement de voir enfin la «vérité» exposée publiquement. «Je n'ai jamais pu le reconnaître ouvertement, mais je suis quasi certain que c'est bien mon père qui a trahi les Frank et j'ai honte de ce qu'il a fait», affirme Anton, son fils de 50 ans. Casper, son frère, aujourd'hui âgé de 84 ans, précise que Tonny lui a avoué personnellement qu'il était bien l'auteur du coup de téléphone à la Gestapo, ce dont il paraissait être fier. Il raconte aussi que, peu de temps après le déménagement d'Otto Frank à Bâle, l'ancien sympathisant nazi a commencé à recevoir régulièrement des sommes d'argent substantielles expédiées de Suisse, et qu'il a vu une lettre signée du père d'Anne où l'on pouvait lire ces mots: «La marchandise a encore une fois été distribuée», ainsi que des références amères au passé.

Tonny Ahlers est mort en 2000, à l'âge de 83 ans, sans avoir jamais été inquiété. Par un étrange caprice du destin, il a rendu son dernier soupir le 4 août, jour anniversaire de l'arrestation d'Anne Frank et des siens.

(1) The Hidden Life of Otto Frank (La Vie cachée d'Otto Frank), éd. Penguin Books
[Extraits in: L'Express – janvier 2003]